Contextes Didactiques, Linguistiques et Culturels
Volume: 4 /Numéro : 1 Juin 2026
P-ISSN : 2992-0418 E-ISSN : 2992/0515
PP-344-362

Configurations de l'intérêt pour les personnages et de la tension narrative dans *La Grève des bàttu* d'Aminata Sow Fall : vers une proposition de lecture narratologique ?

Configurations of Interest in Characters and Narrative Tension in Aminata Sow Fall's *The Beggars' Strike*: Toward a Narratological Reading?

Paul Youba KIEBRE*

Université Paris-Est Créteil, France.
Laboratoire Lettres, Idées, Savoirs
EUR-FRAPP (ANR-18-EURE-0015 FRAPP)
youbapaul1@gmail.com

Reçu: 27/05/2026, **Accepté:** 18/06/2026, **Publié:** 30/06/ 2026

Résumé :

La Grève des bàttu d'Aminata Sow Fall est une fiction contemporaine qui fait une critique acerbe des discriminations sociales imposées par l'élite néo-bourgeoise dans les sociétés africaines post-coloniales. Celle-ci est un classique phare de la littérature mondiale au regard de la bonne réception dont elle a bénéficié depuis sa première parution en 1979 aux Nouvelles éditions africaines**.** La présente réflexion vise à montrer la manière dont la tension narrative se ploie et se déploie dans ce roman à partir du dédoublement narratif de l'intérêt pour les personnages, de l'élaboration du schéma narratif et de la question de l'éthique comme critère d'intérêt.

Mots clés : Narratologie, tension narrative, intérêt, magie, sacrifice, mendiants.

*Auteur correspondant

Abstract :
La grève des battu is a contemporary fiction that offers a scathing critique of the social discrimination imposed by the neo-bourgeois elite in post-colonial African societies. It is a seminal work of world literature, having received considerable acclaim since its initial publication in 1979 by Nouvelles Éditions Africaines. This analysis aims to demonstrate how narrative tension unfolds and develops in this novel through the dual narrative focus on the characters, the development of the narrative structure, and the question of ethics as a criterion of interest.
Keywords: Narratology, narrative tension, interest, magic, sacrifice**.**

* * * * * *

Introduction

La Grève des bàttu, classique mondial incontournable de la littérature féminine subsaharienne francophone, est publiée pour la première fois, en 1979, aux Nouvelles Éditions africaines. Le titre métonymique comporte un terme wolof, « bàttu » qui fait allusion en français à la sébile, boite ronde et creuse dans laquelle les mendiants reçoivent leurs pitances quotidiennes. Du point de vue de la réception, le roman a remporté plusieurs prix littéraires et est présélectionné par le jury du Goncourt, l'année même de sa publication[1]. Réédité une dizaine de fois aussi bien en Afrique qu'en France, il est traduit dans plusieurs langues et adapté au septième art par Cheick Oumar Sissoko en 1999.

La fiction s'inscrit dans la dénonciation du clivage socio-politique instauré dans les pays africains post-coloniaux à travers la scénographie auctoriale de deux types de personnages qu'on retrouve avec la représentation de la lutte des classes entre néo-bourgeois, intellectuels et prolétaires, mendiants. Du point de vue narratif et énonciatif, l'intrigue du roman se noue et se dénoue autour de la conception du don dans la société traditionnelle

[1] Johan Faerber, « 28 Février 1979. Aminata Sow Fall célèbre *La Grève des Bàttu* », dans *Ma dose quotidienne de littérature française*, Paris, Armand Colin, 2022, p.63.

africaine. Comme dans la sociologie de Mauss[2], le don, ici l'aumône, donne lieu à un contre-don dans la mesure où le donneur exécute l'aumône ou le sacrifice en espérant être épargné d'un malheur ou prospérer dans ses activités. Cette opération s'inscrit dans la réciprocité des théories des échanges (pré)existant en Afrique puisque « enlever un sacrifice », en Afrique, sous-entend que cela peut contribuer donc à rectifier le destin, changer le cours de choses : passer du malheur à l'heur comme le soutient Xavier Garnier[3].

La présente réflexion part de la narratologie pour montrer la manière dont l'intérêt pour les personnages (héros/vs/anti-héros) se déploie dans le roman d'Aminata Sow Fall et se focalise sur les configurations narratives à travers la construction de l'intrigue, l'incertitude du dénouement et la question éthique.

1. Le dédoublement de l'intérêt pour les personnages

La question de l'intérêt littéraire est représentative dans le champ littéraire. Critiques, écrivains, producteurs et consommateurs du livre y accordent un enjeu majeur. Le terme change d'acception de manière diachronique dans les différentes éditions du *Dictionnaire de l'Académie française* (les versions de 1694 à 1798 et de 1835). Dans sa 9e édition (2019), l'une des définitions présente l'intérêt en littérature comme : « (l') attention, (la) curiosité qu'une chose éveille dans l'esprit, qui incite à mieux la connaître, à s'en informer »[4].

Pour Roland Barthes, l'intérêt d'un texte est inhérent au plaisir que celui-ci procure à son lecteur, c'est cette manière de le captiver, de le saisir à telle enseigne qu'il ressent une sorte de jouissance en lisant : « Le plaisir du texte est semblable à cet instant intenable, impossible, purement *romanesque*, que le libertin goûte au terme d'une machination hardie, faisant couper la corde qui le pend, au moment où il jouit. »[5]. Alain Viala, dans sa lettre

---

[2] Marcel Mauss [1925], *Essai sur le don : Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF, 2002, p.37.

[3] Xavier Garnier, *La magie dans le roman africain*, Paris, PUF, 1999, p.5.

[4] *Dictionnaire de l'Académie française*, 2019, en ligne https://www.dictionnaire-academie.fr/

[5] Roland Barthes, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p.15.

adressée *post mortem* à Rousseau sur sa conception de l'intérêt, montre que « l'intérêt littéraire est au cœur des débats qui animent toute société sur ce qui est digne d'être érigé en valeur »[6].

De la lecture du roman de Fall et eu égard aux approches définitionnelles susmentionnées, il ressort que l'intérêt littéraire, consubstantiel à la tension narrative, se déploie à travers la posture dichotomique des protagonistes. Par sa thématisation centrale articulée sur la grève des marginaux que sont les mendiants, on a un double intérêt qui s'appréhende à travers leurs pragmatismes et la détermination de celui qui incarne la nouvelle élite africaine des « soleils des indépendances », pour reprendre le titre du roman d'Ahmadou Kourouma, Mour N'Diaye. Ce dernier, protagoniste du roman, est un héros antipathique. Cela rompt avec le critère traditionnel que l'on assigne au héros du roman. Pour Diderot (1762), le véritable héros est ce personnage devant incarner la vertu. Chamfort et de La Porte corroborent la question de l'intérêt qu'on doit avoir pour le héros en considérant que celui-ci doit être avant tout un modèle, un homme socialement exemplaire :

> On peut ajouter aux réflexions [que] pour produire l'intérêt nécessaire, les moyens les plus propres sont premièrement de choisir un héros dont le sort puisse nous attendrir et nous toucher. Pour cela, il ne faut pas choisir un homme vicieux et scélérat tout à fait. Ses propriétés ne causeraient de l'indignation et les malheurs n'exciteront en nous aucune compassion. Il faut donc choisir le bon, ayant de la vertu. Il faut qu'il ne mérite pas d'être aussi malheureux qu'il est ou que ses malheurs soient la punition de ses fautes[7].

Pourtant, Mour agit en véritable oppresseur et catalyseur des mendiants, il « redouble de férocité » pour les éloigner, les déporter hors de la ville en leur faisant subir sévices et brimades. Ses propos et ses actes sont aux antipodes de l'égalité des droits, de la liberté et de la justice sociale. Il

---

[6] Alain Viala, *Lettre à Rousseau sur l'intérêt littéraire*, Paris, PUF, 2005, p.96.

[7] Sébastien Chamfort et Joseph La Porte [1776], /2013), *Dictionnaire dramatique*, Paris, BNF Hachette, 2013, p.245.

montre toute son indignation et son ire à l'égard des mendiants qu'il considère comme des loques humaines. Aussi déclare-t-il à ses subordonnés chargés de la traque « des porteurs de *bàttu* » :

> Il faut les traquer partout où ils sont. Ils croient nous avoir à l'usure ; s'il faut sévir, nous sévirons. C'est un problème grave, voyez-vous. S'ils récidivent, qu'on leur administre une bonne correction avant de les embarquer pour Mbasa, à trois cents kilomètres d'ici, ce village où il n'y a pratiquement pas de moyens de locomotion, comment feront-ils pour revenir ?[8]

Les mendiants, quant à eux, victimes de l'iniquité, déportés à des centaines de kilomètres dans un faubourg, sont décrits à travers la pause narrative qui laisse entrevoir leurs conditions de vie patibulaires avec un relent dépréciatif. Cela ressort par une tonalité pathétique employée par la voix du narrateur suscitant la commisération :

> Ce matin encore le journal en a parlé ; ces mendiants, ces talibés, ces diminués physiques, ces loques, constituent des encombrements humains. Il faut débarrasser la Ville de ces hommes-ombres d'hommes plutôt de ces déchets humains, qui vous assaillent et vous agressent partout et n'importe quand. Ces ombres d'hommes, ils sont tenaces et partout ! Ah ! La ville demande à être nettoyée de ces parasites[9]

Le pathétique se traduit par l'interjection « Ah ! » qui suggère l'expression du dégoût éprouvé à l'égard des mendiants et l'emploi itératif des expressions et substantifs péjoratifs : « loques », « hommes-ombres », « déchets humains » « parasites » renvoie au champ lexical de la misère sociale. Ce qui dénote de manière explicite du hiatus existant entre les classes dominantes et dominées. En effet, le lecteur se retrouve dans une ambivalence qui naît donc de cet antagonisme, on ne s'intéresse pas d'emblée à opter pour un camp dès les prémices du roman mais on veut découvrir à quoi aboutira ce

---

[8] Aminata Sow Fall, [1979], *La Grève des bàttu*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2012, p.32.

[9] Aminata Sow Fall, *La Grève des bàttu*, op.cit., p.12-13.

combat presque épique entre les deux camps : celui des oppresseurs et des oppressés.

Les mendiants ont une réelle frayeur quand on évoque le nom de Mour, le directeur du service d'hygiène, à la radio et dans les rues. Il réussit à les faire partir de la ville, reçoit plusieurs gratifications et une décoration dans l'ordre du mérite. En fait, une rumeur le désigne comme potentiel candidat au poste de vice-président de la République au regard de l'exploit qu'il a mené en « nettoyant la ville de ses déchets humains ». Ayant eu vent de cette rumeur, il consulte un marabout qui lui recommande de faire un sacrifice destiné aux mendiants pour annihiler toutes les circonstances malheureuses pouvant entraver sa promotion. Sachant que celui-ci fait des prédictions efficaces et efficientes, Mour se retrouve dans une impasse. Il ne sait pas comment se déguiser pour aller rencontrer ses dissidents à Mbassa, ce faubourg aux voies impraticables situé à plusieurs kilomètres de la capitale, ceux à qui, il a causé le plus grand tort en les expulsant loin de la capitale. Il a peur car il se dit qu'ils pourront le reconnaître et cela portera atteinte à son ambition de devenir le vice-président de la République. Toutefois, il décide de les rencontrer pour faire son *mea culpa,* dans le dessein de les persuader pour qu'ils acceptent de prendre son aumône en ville, condition *sine qua non* de sa future nomination.

En effet, l'intérêt pour les deux camps est au centre de l'œuvre. D'une part, on s'attend à ce que Mour soit gratifié par cette nomination méritée dont il est un réel favori car on reconnaît qu'il a rendu de bons et loyaux services à la Nation. D'autre part, on voit que les mendiants refusent de tomber dans le piège de ce personnage fourbe et populiste à l'instar de tous les politiciens comme on le dit dans l'imaginaire populaire. Tout ce qui adviendra par la suite est caché au lecteur et se déploie au fur à mesure qu'avance l'intrigue.

Partagé entre la pitié que suscite le traitement infligé aux mendiants et l'angoisse du personnage principal qui lutte *in extenso* pour parvenir à leur donner son sacrifice, lequel devrait être exécuté dans un délai très court, le lecteur se trouve dans une ambivalence concernant le choix qu'il doit porter sur les personnages. On a donc un grand combat qui se mène et on se demande lequel va céder. Cette tension entre les deux antagonistes est l'une des caractéristiques traditionnelles de l'intérêt. De ce qui précède, il ressort que

le dédoublement de l'intérêt pour les personnages permet au lecteur de s'intéresser davantage au récit car il assiste à un combat entre les deux antagonistes, ce qui permet d'attirer son attention. Chamfort dit que ce type d'action est un critère prépondérant de l'intérêt en ce sens que le lecteur se retrouve partagé entre deux camps qui mettent tout en œuvre pour atteindre leur objectif. Après avoir retracé comment l'opposition des personnages suscite l'intérêt, il s'agit de voir dans la deuxième partie de l'analyse, une caractéristique majeure de l'intérêt littéraire : la tension narrative.

2. La tension narrative

La tension narrative est définie par Raphaël Baroni comme :

> [...] le phénomène qui survient lorsque l'interprète (le lecteur, en d'autres termes) d'un récit est encouragé à attendre un dénouement. Cette attente étant caractérisée par une anticipation teintée d'incertitude qui confère des traits passionnels à l'acte de réception. La tension narrative sera ainsi considérée comme un effet poétique qui structure le récit et l'on reconnaîtra en elle l'aspect dynamique ou la force de ce que l'on a coutume d'appeler une intrigue[10].

À travers cette définition de la tension narrative, nous pouvons retenir que le fait qu'on a un doute non élucidé dans la trame du récit, une situation finale non dévoilée dès les prémices, permet au lecteur de s'intéresser davantage car il a une forte envie de découvrir ce qui s'ensuivra. Comme l'indique le sous-titre de l'œuvre de Baroni, on a une présentation triadique de la tension narrative, centrée sur (entre) le suspens, la curiosité et la surprise.

2.1. L'intrigue déployée entre suspens et curiosité

Le CNRTL définit le suspens, dans son acception littéraire, comme « le sentiment d'attente plus ou moins angoissée; moment d'un récit, d'une œuvre dramatique ou romanesque qui la suscite ». Partant de là, on peut retenir que le suspens, au prisme de la tension narrative, ressort dans le roman à travers l'expulsion des mendiants de la ville par le personnage principal, Mour Ndiaye ainsi par les recommandations formulées par son marabout pour l'exécution du sacrifice aux mendiants, gage indispensable pour sa prochaine

[10] Raphaël Baroni, *La Tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 2007, p.18.

nomination au poste de vice-président. Ainsi, il est sommé de faire de ses ennemis d'antan de véritables adjuvants pour que son vœu se réalise. À cet effet, il n'y a qu'une seule option, pouvoir les rencontrer, les persuader tout en suivant scrupuleusement les prescriptions du marabout. Ce qui constitue une grande équation faite de suspens et des dilemmes cornéliens à résoudre. La pause descriptive, à cet effet, apporte une précision majeure :

> Le marabout a donné son verdict : Ce que tu veux, tu l'auras et, très bientôt. Tu seras vice-président. Pour cela, tu devras sacrifier un taureau dont la robe sera d'une couleur unique, de préférence fauve [...] tu en feras ensuite soixante-dix-sept parts, que tu distribueras à des porteurs de bàttu. Cette charité doit aller à sa véritable destination, sinon, tout risque de se gâter. Elle doit aller à des vrais pauvres, des gens qui n'ont absolument rien et qui, sans les bàttu qu'ils tendent aux passants mouraient de faim. Mais ce sacrifice, il ne faut pas le circonscrire dans un seul quartier de la ville. Tu es appelé à être apprécié aux quatre coins de la Ville, aux quatre coins du pays ; tu seras un homme de renommée ; cette renommée, tu devras la symboliser par ta manière de distribuer la viande du sacrifice ; offre cette viande à travers toute la ville, aux mendiants de tous les quartiers de la ville[11].

On a une gradation en crescendo de l'intérêt patente et articulée autour de deux faits majeurs : d'abord, l'usage du futur simple employé de manière itérative suggère une anticipation. C'est une anachronie narrative, une prolepse que cherche à découvrir le lecteur puisqu'à cette étape du récit, l'on ne sait pas si cette prolepse est interne ou externe. Ensuite, l'aspect géographique suppose qu'il faut obligatoirement faire revenir les mendiants en ville, tâche qui s'annonce déjà houleuse car ils ont élu domicile très loin de la ville et les moyens et voies de transport sont quasiment impraticables. Ces deux faits corroborent l'intérêt car le lecteur veut connaître l'ampleur de ce qui attend Mour mais aussi la réaction des mendiants. La pause descriptive

11 Aminata Sow Fall, *La Grève des bàttu*, op.cit., p.103-104.

est corroborée par la présentation de son apparat mystérieux et par sa puissance magique avec des termes dithyrambiques :

> C'est l'homme qui, à des kilomètres et des kilomètres à la ronde, est considéré comme celui à qui rien ne peut résister. On dit qu'il converse avec les génies et que ceux-ci accomplissent toutes ses volontés, mêmes celles qui semblent les plus irréalisables. Personne n'a jamais vu son visage, caché sous une éternelle crèche qui ne laisse apparaître que de petits yeux rouges au regard tranchant comme une lame d'acier. Nul ne peut échouer s'il suit ses recommandations[12].

Dans l'imaginaire des adeptes des pratiques magiques, la localisation du marabout est importante dans la mesure où on estime que ceux qui ont de véritables pouvoirs magiques et mystiques vivent en contact de la nature, dans des endroits très reculés des commodités mondaines et citadines. Contrairement aux charlatans (terme péjoratif de marabout) qui vivent pour la plupart en ville et qui, pour sortir des affres de la « sorcellerie capitaliste », sont obligés de changer continuellement d'adresse après avoir arnaqué, « brouté » leurs consultants qui passent pour des clients devant débourser d'énormes espèces sonnantes et trébuchantes[13].

Mour Ndiaye est vice-présidentiable et a toutes les chances de son côté pour obtenir son poste (félicité par le président de la République, décoré par la chancellerie, rémunéré à la hausse pour avoir réussi le pari d'une ville sans mendiants, à faire de la capitale, Dakar, un cadre attractif pour le tourisme). La seule chose qui entrave sa nomination, c'est « ce concerto pour le sacrifice »[14] et surtout la manière dont il doit être exécuté. Le marabout est pourtant formel : « Faire tuer un bœuf, le découper en soixante-dix morceaux, le donner à soixante-dix mendiants et en lieu précis dans la ville où il vit ».

---

12 Aminata Sow Fall, *La Grève des bàttu*, op.cit., p.103-104.

13 Paul Youba Kiebre, *Déviances et pratiques magiques contemporaines. Pacte diabolique et broutage dans le roman de Younoussa Ba*, Mémoire de master 2, Université Sorbonne-Nouvelle, 2023, p.241.

14 Nous reprenons à dessein le sous-titre du roman historique de Véronique Tadjo, *Reine Pokou. Concerto pour un sacrifice*, Paris, Actes Sud, 2005.

Cependant, comment lever cette anxiété qui tracasse à la fois le protagoniste si l'on sait que les mendiants, conscients de leurs rôles dans cette société où tout se résout par le sacrifice, ne seraient pas prêts à se laisser intimider. Car ils avaient décidé de « ne plus partir en ville pour quémander mais d'attendre chez eux leurs pitances quotidiennes venant des plus nantis », d'où cet adage qui prouve tout de même l'importance de ces derniers : « Que celui qui a besoin du train se rende à l'autogare ». Ils réussissent ce pari et le trouvent plus salutaire car ils ne se déplaceront plus pour aller vers les autres mais ce sont eux qui devront venir, désormais, vers eux. On a donc un renversement de situation qui intéresse le lecteur et le captive sur la manière dont Mour se débrouillera pour revenir à la charge en faisant changer la position de ses antagonistes d'antan que sont les mendiants.

La curiosité ressort par la manière dont Mour arrive, après une longue traversée, dans le faubourg des mendiants. Dès son arrivée, il est reconnu et ces derniers s'attroupent autour de lui et pose des questions sur l'utilité et l'objectif de son périple : « Ah c'est toi Mour dont on parle à la radio tous les jours ? Venez ! venez ! dit le vieux borgne, chef des mendiants. C'est Mour Ndiaye qui est venu et qui nous parle. Ah patron, vous nous avez chassés, aujourd'hui vous venez nous chercher ! Quelle peut être la raison, Monsieur ? »[15]. Pour se voiler la face, il agrémente un discours populiste, truffé de démagogie, en leur promettant une situation bien meilleure, avant de parler du sacrifice qu'il doit leur remettre en ville, acte primordial de sa nomination. Croyant qu'ils soient aussi naïfs, Mour refuse d'admettre qu'il est à la base de leur déguerpissement. Aussi finit-il par dire :

> Nous pouvons nous entendre les gars, dit Mour. M'avez-vous jamais vu intervenir directement, en personne, dans la guerre qu'on vous a faite ? Mutisme général des mendiants. Nous, les chefs, nous sommes vulnérables ; on nous met tout sur le dos et Dieu seul sait que nous ignorons la moitié des actes que commettent nos agents. Mour se rend compte que ses tentatives n'ont suscité aucun intérêt[16].

15 Aminata Sow Fall, *La Grève des bàttu,* op.cit., p.143.

16 Aminata Sow Fall, *ibid*.

Le mot « intérêt », ici, traduit le fait de savoir que ses propos n'ont eu aucun effet sur les mendiants, ce qui le pousse à continuer :

> Vous avez des radios n'est-ce pas ? Vous écoutez tous les jours la radio, vous avez donc entendu, durant toute la semaine passée que des citoyens et plus particulièrement vous, doivent recevoir des pensions… Vous avez entendu? Personne n'a répondu aux questions de Mour. Il est ennuyé. Très ennuyé. Au bord du désespoir. Mais il faut tenir bon, il faut gagner la bataille. Pas d'échec.[17].

Les responsables de mendiants, une aveugle et le vieillard Sarr se concertent en officine et lui donnent leur aval en échange d'une forte somme d'argent. « Les mendiants seront là demain en ville comme promis », laissent-ils entendre à Mour.

2.2. La surprise et l'incertitude du dénouement comme critères d'intérêt

Raphaël Baroni rappelle que « la surprise se retrouve à travers la cause dans une œuvre, c'est l'attente du lecteur qui dépend de sa compétence générique telle qu'elle a été prévue par l'œuvre »[18]. En effet, elle vient de cette vendetta que les mendiants infligent à Mour en refusant de repartir en ville. De manière consensuelle, ils décident de ne pas obéir à ses injonctions populistes. Par contre, du côté de Mour, les choses s'activent. Il achète le taureau recommandé pour le sacrifice en se disant que leur dissidence est finie et il s'imagine déjà dans le fauteuil de vice-président. Le jour -J, tant attendu, il le fait abattre, le dépèce conformément au nombre de parts recommandées et va en ville en compagnie de son chauffeur. Pendant trois heures de temps, il sillonne, fouille la ville de fond en comble mais point de mendiants :

> Mour avait chargé dans une camionnette les soixante-dix-sept tas de viande. Le cœur gai, il s'est installé à côté du chauffeur, s'étant affecté lui-même le rôle de distribuer les paquets(...). Dans le quartier, personne ; personne devant la boulangerie, personne devant la pharmacie, pas de

[17] Aminata Sow Fall, *La Grève des bàttu,* op.cit., p.145-146.

[18] Raphaël Baroni, « Genre littéraire et orientation de la lecture. Une lecture de « La Mort et de la Boussole » de J.L Borges », in *Poétiqu*e, n° 234, 2003, p.7.

> mendiants devant l'épicerie. Mour en est quelque peu contrarié[19].

Il est dubitatif, il pense à toutes les hypothèses qui ont pu contrecarrer la venue des mendiants : Peut-être que le bus est passé sans s'arrêter au village *des porteurs de bàttu* ? Est-ce un problème financier qui les a empêchés d'emprunter tous les bus pour la ville ? Telles sont les principales questions que (se) pose Mour Ndiaye. Tout l'intérêt du lecteur porte sur l'incertitude du dénouement, sur ce dont il sera question à la fin du récit. La tension narrative est centrée autour de la « chaleur de l'intérêt » qui consiste à tenir en haleine le lecteur jusqu'à la fin du récit.

Ne trouvant pas les mendiants en ville, Mour Ndiaye décide de partir les chercher en déployant les moyens nécessaires pour les ramener en ville. Après cette deuxième tentative toutefois vaine, à travers un monologue intérieur, il prévoit sa prochaine vendetta, plus accrue que la première, contre les mendiants :

> Mour est profondément accablé en même temps qu'une grande colère l'envahit : "Ils sont fourbes, hypocrites, menteurs ! Voilà pourquoi ils sont réduits à mendier...Chacun n'a que ce qu'il mérite. Je leur ferai mordre la poussière dès que j'en aurai l'occasion...les rustres ! Que faire ? Pour le moment la force est de leur côté. Prends la direction du village, somma-t-il à son chauffeur[20].

Arrivé sur les lieux, il tente de comprendre la raison de leur absence. C'est ainsi que la responsable des mendiants se montre très indifférente. Mour est surpris du ton très autoritaire et discourtois de cette dernière mais essaie d'apaiser la situation :

> Les gars, je vous salue, dit-il ! Sans attendre de réponse, et pour les prendre de vitesse, Mour a plongé la main dans la poche de son boubou, en a sorti des liasses de billets de banques, et les a jetées en direction des mendiants. Aussitôt,

---

19 Aminata Sow Fall, *La Grève des bàttu,* op.cit., p.151.

20 Aminata Sow Fall, *La Grève des bàttu,* op.cit., p.157.

> une grande partie de la foule s'est levée pour saisir au vol les billets tournoyant au gré du vent. C'est pour prendre le car, ajoute-t-il, ainsi, vous pourrez aller à travers la ville et vous aligner dans les rues, n'est-ce pas ?[21]

Il leur donne tout son pactole et va jusqu'à s'endetter. Les mendiants lui donnent, derechef, leur parole pour le rassénérer. Cependant après son départ du faubourg, ils s'enferment et proclament, décrètent à l'unisson une grève pour la fin de la faim, en réponse proportionnée aux humiliations subies. La responsable de la coalition des mendiants renchérit :

> Quoi ? Il n'en est pas question, il n'en est nullement question ! Parce qu'il nous a jeté son argent, on doit céder à sa volonté ! Non ! S'il a jeté l'argent, c'est parce qu'il en a plein les poches, c'est parce qu'il peut se permettre de le jeter à pleines mains. Ce que nous en avons récolté, c'est notre chance ! Si vous descendez dans les rues, vous apparaitrez comme de viles créatures sans foi, sans vergogne, sans détermination… Souvenez-vous de tout ce qui vous a poussés à vous terrer ici ! Non, que personne ne bouge d'ici ![22]

On s'achemine vers la fin du roman et le lecteur a de multiples interrogations sur la manière dont sera faite la suite. Mour va-t-il revenir ? Les mendiants vont-ils obtempérer malgré l'injonction de Salla ? Le lecteur est entre plusieurs questionnements et de là découle une caractéristique probante de l'intérêt : le faire durer jusqu'à la fin et cacher le dénouement au lecteur.

2.3. Soutenir l'intérêt jusqu'au dénouement

Les critiques ont des approches différentes par rapport à cette idée. D'aucuns stipulent que le lecteur ou le spectateur doit savoir ce qu'il se passera à la fin du récit, dès le début. Par contre, d'autres estiment que l'intérêt du lecteur se corrobore au fil de l'évolution de l'intrigue et surtout lorsqu'il ignore le dénouement. En effet, l'écrivaine tient en haleine son lecteur à travers des péripéties très tendues. Si on applique le schéma narratif

[21] Aminata Sow Fall, *La Grève des bàttu,* op.cit., p.157-158.

[22] Aminata Sow Fall, *Ibid.*

quinaire de Paul Larivaille (1947) à ce roman, on se rend compte que dès que le décor est planté dans la situation initiale, l'intrigue comporte une multiplicité d'éléments perturbateurs et de péripéties succédant aux forces équilibrantes. Le lecteur se retrouve chaque fois face à de nouvelles perturbations et cela va durer jusqu'à l'excipit du roman. Les mendiants se révoltent et restent quiets au village tandis que Mour les attend dans la soirée en ville pour partager les tas de viande servant au sacrifice. Pour dissiper son exténuation, il décide de faire un somme léger et à son réveil, dès qu'il allume son téléviseur, il s'évanouit lorsqu'il tombe sur cette annonce de la speakerine présentant le journal : « Vu la constitution ; vu le décret du 6 Juin portant révision de la constitution. Le président de la République décrète : M. Toumané Sané est nommé vice-président de la République… Fin du roman »[23].

La narratrice, par plusieurs tensions, résolutions et complications dans la trame du récit, tient en haleine, le lecteur, jusqu'à la fin du récit pour montrer que finalement Mour ne sera pas nommé et nous laisse entrevoir que le fait de n'avoir pas pu exécuter son sacrifice dans le délai fixé et d'avoir brimé des innocentes gens a été à la base de sa déchéance. Cette manière de faire durer l'intérêt et de ne le dévoiler qu'à la fin a pour but de corroborer le plaisir du texte. De ce qui précède, il ressort de cette partie que la tension narrative permet d'émouvoir le lecteur et de susciter sa curiosité de savoir comment sera la suite du récit d'où l'avantage de soutenir l'intérêt jusqu'au dénouement.

3. L'éthique, comme critère d'intérêt ?

L'éthique peut être considérée comme un critère de l'intérêt. En effet, l'écrivain est le produit d'une société et l'une des missions que le lectorat africain lui assigne, c'est de dénoncer, fustiger certains dysfonctionnements et travers sociaux, fût-il sous le voile de l'imaginaire. Patricia Touboul dans sa lettre adressée à Alain Viala, en réponse à celle que celui-ci a écrite à Rousseau, souligne que l'un des aspects de l'intérêt littéraire réside dans la fonction sociale et morale de l(œuvre :

[23] Aminata Sow Fall, *La Grève des bàttu,* op.cit., p.168.

> Aujourd'hui que l'art est bon, quel que soit son médium en ce sens qu'il a des vertus cognitives, qu'il rend aussi l'homme meilleur, plus sensible à des causes morales dont il n'aurait autrement pas connaissance en lui faisant découvrir l'histoire, la condition des hommes, des femmes des opprimés, etc. L'art doit toucher mais aussi avoir une fonction sociale, bref, idéalement réformatrice pour intéresser[24].

L'universitaire Philippe Sabot en prenant l'exemple sur Zola dit que le romancier moderne doit être une sorte « de docteur ès sciences morales » car son ouvrage doit apporter un plus du point de vue de l'intentionnalité éthique et de l'engagement à celui qui le lit.[25] Le roman d'Aminata Sow Fall permet de saisir cette question dans la mesure où l'on se sent intéressé de savoir comment le personnage antipathique va finir et cela touche la sensibilité du lecteur qui prend conscience de ce que peut engendrer certains actes pernicieux surtout à une époque où les sociétés sont en proie à l'hégémonie des nouveaux bourgeois, hérités des indépendances et de l'influence désastreuse du capitalisme.

L'engagement est une doxa principielle à laquelle s'attend le lecteur africain. Autrement dit, étant donné qu'il n'existe quasiment pas une fonction exclusivement parnassienne dans l'art africain, il est impérieux de partir d'un fait de société pour susciter un éveil voire un réveil pouvant donner à réfléchir sur une ou des problématiques sociales d'où la récurrence de cette fonction utilitaire, salutaire et sociale. Cette œuvre qui a intéressé plus d'un, et adaptée au cinéma en wolof a pour ambition d'abord de vulgariser la portée-dénonciation de la période du désenchantement- qu'elle recouvre et ensuite de mettre fin à certaines inégalités en procédant par la fiction pour les dénoncer. Raison pour laquelle, Alain Mabanckou écrit que « par son art de la satire et de l'humour noir, Sow Fall […] offre une vision socio-réaliste plus large de l'Afrique post-coloniale et […] rappelle qu'il n'y a pas une incompatibilité entre les traditions et le monde moderne »[26]. L'une des

---

[24] Patricia Touboul, « Lettre à Alain Viala sur sa lettre à Rousseau sur l'intérêt littéraire » in *Littéraire pour Alain Viala*, tome 1, Artois, Presses Universitaires, 2018, p.112.

[25] Philippe Sabot, « Que nous apprend la littérature ? Bouveresse, Zola et l'esprit éthique », Rennes, Presses universitaires, 2012, p.139.

[26] Alain Mabanckou, *Le monde est mon langage*, Paris, Grasset, 2016, p.216.

capacités du romancier, c'est de fustiger les tares sociales, si l'on fait référence à la mission et la responsabilité que Sartre lui assigne dans son célèbre essai : *Qu'est-ce que la littérature ?*[27].

Du point de vue moral, ce qui peut intéresser davantage en dehors des aspects narratifs dans le roman de Fall, c'est la manière dont elle parvient à dénoncer l'injustice sociale. La sédition et la vendetta des mendiants se traduisent par leur solidarité et leur union à travers les différentes concertations. Cette union a été salutaire pour réfuter l'hégémonie et la discrimination sociale. Ils ont connu « le talon d'Achille » des citadins nantis, une fois qu'ils ont été expulsés très loin de la ville :

> Maintenant, mes amis, l'heure du choix a sonné : mener une vie de chien, être poursuivi, traqué, matraqué ou vivre en homme. Mais ces fous ne savent plus ce que c'est que la gaieté. Alors, maintenant, finies les sorties en catimini, finies les courses effrénées, finies l'angoisse et la peur. Restons tous ici ! Vous entendez, restons ici ! D'ici peu de temps vous verrez que nous leur sommes utiles comme l'air qu'ils respirent. Quel est le patron qui ne donne pas la charité pour rester éternellement patron ? Quel est le malade, réel ou imaginaire, qui ne croit pas que ses troubles disparaîtront en même temps que l'aumône sortira de ses mains ? Quel est l'ambitieux qui ne pense pas ouvrir toutes les portes par l'action magique de la charité ?[28]

Cela rappelle, sans doute, la célèbre épigraphe de Marx et Engels dans le *Manifeste du parti communiste* : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous » ! Unis pour combattre les acteurs de l'iniquité et du clivage social. De la lecture de ce roman, ce qu'on peut retenir, ce sont les leçons de morales qui se dessinent à travers chaque page. Mour est, lui-même, issu d'un milieu prolétaire et c'est par et grâce aux sacrifices données aux mendiants qu'il est parvenu à se hisser au premier plan de l'administration publique, et une fois

---

[27] Jean Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948.

[28] Aminata Sow Fall, *La Grève des bàttu*, op.cit., p.73-74.

au paroxysme, prurit de gloire, il s'érige comme l'oppresseur des pauvres, comme le lui rappelle le mendiant, Nguirane.

La moralité qui ressort de la lecture du texte, c'est bien la question de l'équilibre, de l'insoumission et de la justice sociale dans une société où l'injustice est au pinacle des méthodes de gouvernance. Héraclite ne disait-il pas que c'est de l'union des contraires que jaillit l'harmonie du monde ? L'exemple, le sort tragique de Mour ponctués d'humour et de satire laisse entrevoir une réflexion sur l'intérêt axée sur l'éthique, gage d'une prise de conscience sur le traitement des marginaux d'où l'ancrage socio-culturel même du roman.

Conclusion générale

En guise d'épilogue, nous pouvons retenir que la notion de l'intérêt s'analyse dans *La Grève des Bàttu* d'Aminata Sow Fall, d'abord par la question du choix que porte le lecteur sur les protagonistes. Cela a permis de voir qu'il y a, de ce fait, un dédoublement de l'intérêt pour ceux-ci car l'intrigue du roman se noue par un axe d'opposition entre prolétaire/bourgeois, tradition/ modernité. D'aucuns s'intéressent à Mour en pensant qu'il est bon de libérer la ville de tous ses « parasites » et d'autres, d'un regard plus humaniste, estiment que tous les hommes malgré leurs classes sociales, méritent une certaine considération. Ensuite, l'analyse des caractéristiques traditionnelles de l'intérêt à travers les critères de la tension narrative ressortent par des confrontations, des péripéties entre Mour et les mendiants. L'écrivaine tient son lecteur en haleine jusqu'au dénouement pour montrer la moralité qui peut se cacher derrière l'hégémonie et le clivage entre les classes sociales.

Ce roman s'inscrit dans la catégorie des romans magiques de la transgression de l'interdit social car le personnage principal enfreint les règles du bon vivre ensemble recommandant défense et protection social des marginaux, des plus faibles et des laissés-pour-compte. Issou Go dans la structuration des différents interdits transgressifs insiste sur la sauvegarde des valeurs sociales et sur la protection des plus faibles de la société[29]. L'intéressant est que dans bien de capitales africaines, l'expulsion des mendiants se fait de manière plus urgente et récurrente encore aujourd'hui,

[29] Issou Go, *Poétique et esthétique magiques, Ouagadougou*, L'Harmattan Burkina, p.134.

pourtant l'on sait qu'ils ont également leur place et une fonction socio-culturelle dans la société dans la mesure où du plus nanti au plus misérable, tous essaient, de conjurer soit une damnation ou de faire des sacrifices propitiatoires et déprécatoires pour se hisser au pinacle de la société. Cela passe irrémédiablement par ces dons qui sont faits aux mendiants de tous les acabits en fonction des recommandations sur leur portrait (couleur de peau, âge, type de handicap, ou bien portant), la position géographique (la figure des types de route, des intersections, des lieux magiques : rivière, termitière, forêt, fourmilière, etc.) ou encore de position des mendiants et même des exécuteurs (assis, débout)[30].

En analysant les travaux de Sade et de Touboul, il a été question de voir comment l'éthique peut être un critère de l'intérêt littéraire. Le roman de Fall s'inscrit dans une perspective socio-politique dressant le tableau sombre de la période post-coloniale dans les pays africains.

Corpus principal

FALL Sow Aminata [1979/2002], *La Grève des battus*, Paris, Le Serpent à Plumes.

Références bibliographiques

BARONI Raphaël (2003), « Genre littéraire et orientation de la lecture. Une lecture de « La Mort et de la Boussole » de J.L Borges », *Poétiqu*e, n° 234, pp.141-153.

BARONI Raphaël (2007), *La Tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, Paris, Seuil, coll. « Poétique ».

BARTHES Roland [1973/2012], *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil

CHAMFORT Sébastien et LA PORTE Joseph [1776/2013], *Dictionnaire dramatique*, Paris, BNF Hachette

Centre National de Ressources Textuelles et lexicale

Dictionnaire de l'Académie française (2019)

DIDEROT Denis, [1762/2015], *Éloge de Richardson*, Pari, Ligaran.

[30] Vincent Ouattara, *Ethnologie et littérature. Symbolisme du cola dans la littérature*, Ouagadougou, Sankofa et Gurli, 2021, p.18.

FAERBER Johan (2022), « 28 Février 1979. Aminata Sow Fall célèbre *La Grève des Bàttu* », dans *Ma dose quotidienne de littérature française*, Paris, Armand Colin, p.63..

GARNIER Xavier (1999), *La Magie dans le roman africain*, Paris, PUF.

GENETTE Gérard, [1972/2012], *Figures III*, Paris, Seuil, coll. « Poétique ».

GO Issou (2014), *Poétique et esthétique magiques, Ouagadougou*, L'Harmattan Burkina.

KIEBRE Paul Youba (2023), *Déviances et pratiques magiques contemporaines. Pacte diabolique et broutage dans le roman de Younoussa Ba*, Mémoire de master 2, Université Sorbonne-Nouvelle.

LARIVAILLE Paul (1974), « L'analyse (morpho)logique du récit », *Poétique*, n° 19, pp.368-388.

MABANCKOU Alain (2016), *Le monde est mon langage*, Paris, Grasset.

MARX Karl et Engels Friedrich [1848], *Manifeste du parti communiste*, Paris, Flammarion.

MAUSS Marcel ([1925], *Essai sur le don : Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, PUF.

OUATTARA Vincent (2021), *Ethnologie et littérature. Symbolisme du cola dans la littérature*, Ouagadougou, Sankofa et Gurli.

SABOT Philippe (2012), « Que nous apprend la littérature ? Bouveresse, Zola et l'esprit éthique » dans D. Lorenzini et A. Reve, *Le travail de la littérature. Usages du littéraire en philosophie*, Rennes, Presses universitaires, pp.139-150.

SARTRE Jean Paul, [1948], *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris, Gallimard, 1985.

Tadjo Véronique (2005), *Reine Pokou. Concerto pour un sacrifice*, Paris, Actes Sud.

TOUBOUL Patricia (2018), « Lettre à Alain Viala sur sa lettre à Rousseau sur l'intérêt littéraire » dans Marine Roussillon et al., *Littéraire. Pour Alain Viala*, tome 1, Artois, Presses Universitaires, pp.253-263.

VIALA Alain, *Lettre à Rousseau sur l'intérêt littéraire*, Paris, PUF, 2005.